

Pierre Charras

Le requiem  
de Franz

roman

Pierre  
Charras

MERCURE DE FRANCE

Extrait de la publication

## DU MÊME AUTEUR

### *Romans au Mercure de France*

CHEZ LOUISE, 1984  
ON ÉTAIT HEUREUX, LES DIMANCHES, 1987  
MÉMOIRES D'UN ANGE, 1991  
MARTHE JUSQU'AU SOIR, 1993, Folio n° 2671  
MONSIEUR HENRI, 1994, Prix des Deux Magots  
JUSTE AVANT LA NUIT, 1998, Folio n° 3333,  
COMÉDIEN, 2000, Prix Valéry Larbaud, Folio n° 3661  
DIX-NEUF SECONDES, 2003, Prix du Roman FNAC, Folio n° 4209  
BONNE NUIT, DOUX PRINCE, 2006, Folio n° 4656

### *Chez d'autres éditeurs*

LA CRISE DE FOI(E), Arléa, 1999  
L'OISEAU, Stock, 2004  
FRANCIS BACON, LE RING DE LA DOULEUR, Le Dilettante, 2004  
PLOP ! Le Dilettante, 2005  
QUELQUES OMBRES, Le Dilettante, 2007

### *Théâtre*

DIMANCHE PROCHAIN, L'Avant-Scène, n° 1001, 1997, Prix CIC  
RAMEAU LE FOU, d'après Diderot, Séguier/Archimbaud, 2001  
FIGURE, L'Avant-Scène, n° 1140, 2003

LE REQUIEM DE FRANZ



Pierre Charras

LE REQUIEM  
DE FRANZ

*ROMAN*



MERCVRE DE FRANCE

© *Mercurie de France*, 2009.

*pour Annick,  
qui donne  
envie de vivre.*





« J'allais sous le ciel, Muse ! et j'étais ton féal ;  
Oh ! là là ! que d'amours splendides j'ai rêvées ! »

ARTHUR RIMBAUD, *Ma Bohème*



## INTROÏT

*Requiem aeternam dona eis, Domine...*

Voici ma fin. On ne prononcera plus le nom de Schubert, plus jamais.

D'ailleurs, l'a-t-on jamais prononcé, ce nom ? L'ai-je entendu louer, en dehors du cercle fort restreint de mes si chers amis qui ont tant essayé de me protéger du mal que pouvait me faire autrui ?

J'admets que j'ai toujours semblé fragile à qui m'approchait. Du fait, sans doute, de ma petite taille. Ou de mon air d'être sans cesse ailleurs, rêveur, absent. Je reconnais que j'étais effectivement rêveur et absent. Et que j'étais ailleurs, sans cesse. Quant à ma taille, il faut bien constater, non sans amertume, qu'elle se situe au-dessous de la moyenne, du moins si l'on ne considère que le sens de la hauteur.

On ne verra plus passer à grands pas le drôle de coucou du 694, Firmiansgasse à Neue Wieden.

C'est un faubourg flambant neuf, le Neue Wieden. Déjà, je suis né dans un autre faubourg de Vienne, à Lichtental, à l'opposé, il y a moins de trente-deux ans. Trente et un ans pour traverser la ville. Et c'est bientôt fini. Que dis-je, bientôt ? C'est fini.

Pourtant, c'était bien. Ça aurait pu durer encore. Ça aurait dû durer. J'aurais voulu que ça dure. Chez un autre, ça aurait duré, mais je n'ai pas eu l'existence de tout le monde, ça non. Ma vie aura été plus difficile que bien des vies. Mais plus belle aussi. Oui, plus belle.

Grâce à l'amitié, bien sûr. Beaucoup grâce à elle.

Toute ma vie d'homme, je l'ai vécue au milieu d'amis. Du genre masculin pour la plupart. Mais il y eut aussi quelques femmes attirées là par l'un ou l'autre de mes compagnons ou par le début de notoriété dont bénéficiait ma musique. Jamais par ma personne.

La seule femme qui m'ait aimé, je crois bien que c'est ma mère. Disons à sa décharge qu'elle est morte lorsque j'avais quinze ans. Elle ne m'a pas connu adulte. Tant mieux.

Je la pleure encore aujourd'hui. Tant d'années se sont écoulées depuis qu'on est venu m'annoncer la terrible nouvelle. Et si peu, en même temps.

J'étais entretenu aux frais du prince, à cette époque, et l'on me retenait prisonnier derrière de sinistres murs. Je veux dire par là que j'étais interne au Konvikt. Que j'avais bien de la chance d'avoir été choisi. Préféré à

d'autres. Dans mon enfance, on me choisissait. On me préférait. Comme tout cela a changé au fil des ans ! J'ai mué. Et je suis devenu l'être ingrat que je suis maintenant.

Tout a disparu dans cette prison : ma voix, mon pouvoir de séduction, ma mère...

C'était un autre temps. Un autre moi.

L'avenir était tout noir. Comme aujourd'hui. La mort en moins, bien sûr. Et l'enfance en plus, son impatience, sa fraîcheur.

Précisons que la guerre s'éternisait et que nous l'avions déjà perdue : l'ennemi était à nos portes, nous allions subir sa présence, l'ère de l'occupation advenait. Et celle de l'ivresse de notre vainqueur : Napoléon.

Nous devinions, protégés par les pierres épaisses de notre bâtiment, l'ampleur de notre déconfiture. Rien ne pouvait nous arriver personnellement tant nous nous sentions isolés, mais notre triste armée n'avait que ce qu'elle méritait. Nous, à la place des soldats, nous aurions... La guerre représentait un ingrédient supplémentaire qui enrichissait nos jeux d'enfants. Elle restait abstraite malgré le fracas qu'elle causait et qui parvenait à nos oreilles.

Et puis un jour — un matin ? un après-midi ? j'ai oublié ; ce dont je suis certain c'est que c'était durant la journée puisqu'il n'y a eu aucune victime — un obus bien réel est tombé sur le dortoir. Il a traversé le toit et a fini par exploser dans le réduit du surveillant. Celui-ci,

n'étant dans ses quartiers que le soir, n'a pas été touché. À l'époque, j'ai trouvé dommage qu'il en ait ainsi réchappé. Par la suite, j'en ai remercié le Ciel. Aujourd'hui, je m'en moque.

Cet incident nous a montré la réalité de la guerre. Le risque que nous courions.

C'est aussi pendant cette période que maman est morte.

Quand le directeur a pénétré dans la classe, nous nous sommes tous levés, et tandis que son regard voletait encore de l'un à l'autre, j'ai tout de suite su que c'était sur moi qu'il allait s'arrêter et qu'il n'avait quitté son vaste bureau que pour m'accabler. Immédiatement, je l'ai détesté. Et je n'ai depuis cessé de haïr ce messenger du pire. Je vais mourir avant même d'avoir vécu et peut-être, malgré son grand âge, est-il en train de contempler en ce moment le beau soleil qui bientôt ne me réchauffera plus. Si j'étais un autre que moi-même, je formerais des vœux pour qu'il souffre.

— Veuillez me suivre, m'a-t-il lancé avant de tourner les talons sans même attendre ma réponse, persuadé d'avance que j'allais lui emboîter le pas.

J'ai obtempéré sans hésiter. Que pouvais-je faire d'autre ? Je redoutais bien sûr une catastrophe. De quel méfait avais-je pu me rendre coupable pour justifier ainsi le déplacement d'un personnage aussi important ? Cette question me préoccupait encore lorsqu'il poussa la lourde porte du temple du pouvoir suprême.

Celle-ci se referma toute seule dans mon dos, ce qui ne présageait rien de bon. Il gardait la tête baissée et ne parla qu'après avoir contourné son énorme bureau d'acajou et s'y être appuyé des deux mains. Il releva le front pour me fixer de ses yeux méchants où flottait pourtant je ne sais quel relent de compassion :

— Votre mère étant décédée, nous vous autorisons à vous absenter aussi longtemps que votre père le jugera utile. Vous pouvez quitter l'établissement dès aujourd'hui, si vous le souhaitez.

Puis ses mains s'éloignèrent du meuble et se rejoignirent. Pour une sorte de prière. Il sembla considérer ses manchettes blanches comme si elles lui étaient devenues étrangères, comme s'il les trouvait brusquement incongrues, là, au bout de ses bras boudinés dans sa redingote.

Je crois bien que j'ai failli éclater de rire. En tout cas, j'étais hilare lorsque j'échouai dans le couloir. Que s'était-il donc passé ? Voilà que j'échappais à cet horrible endroit sans la moindre punition ! On venait même de me proposer des vacances !

Ce n'est que plus tard, alors que je préparais mon petit bagage, que j'ai compris que ma mère était morte. Et j'avais déjà parcouru bien des rues lorsque cette évidence me terrassa : je ne verrais plus jamais le sourire si doux de maman. Maman n'était plus en vie. J'allais la découvrir, là, impassible, indifférente pour ainsi dire. Une

chose, rien de plus qu'une chose. Je devrais faire face à la sévérité de mon père sans que sa tendresse vienne à mon secours, comme toujours.

Mais ce bouleversement avait également fauché l'homme que rien, pourtant, ne semblait pouvoir atteindre. « Le pauvre », songeai-je même lorsqu'il m'ouvrit la porte et me serra contre lui en sanglotant. Je sentais cependant toute l'hostilité qu'il allait développer contre moi au fil des ans et qui était déjà là, bien que j'eusse jusqu'ici obéi au moindre de ses ordres. Oui, dans cet embrassement, j'ai perçu son animosité qui, embusquée au pied du malheur, menaçait de me dévorer tout entier.

On me poussa dans la chambre où ma mère gisait et la porte fut refermée derrière moi. J'étais seul avec elle. J'étais seul.

J'avançai tout près du lit. C'était la première fois que je surplombais ma mère ; jusqu'à ce jour, je ne l'avais vue que « d'en bas ». Cela me procura une assurance qui ne m'était pas coutumière. Je décidai de rester un moment près d'elle sans prier, contrairement à ce que j'étais censé faire, je suppose. À quoi bon prier, d'ailleurs ? Et qui ? Si Dieu était Dieu, ce que je croyais alors et ce que je crois encore aujourd'hui, il devait savoir combien maman avait été bonne tout au long de son existence.

Mais était-ce bien ma mère qu'on avait installée là ?

Je m'approchai encore. Je me souviens très bien que je ne pleurais pas, bien que le déchirement, loin de



m'abandonner, eût repris de la vigueur à la vue de ce décès. Non, je ne pleurais pas, parce que je regardais cette statue de cire et que j'ai toujours été incapable de faire deux choses à la fois.

On aurait dit ma mère, mais ce n'était pas elle. Celle qui semblait dormir là me paraissait plus austère, plus renfrognée que la femme qui m'avait si souvent caché dans ses jupes. La poupée aux yeux clos était terriblement sérieuse, elle qui riait tout le temps, naguère. Il y avait aussi cette odeur qui lui venait de la bouche pourtant fermée et qui bousculait la senteur printanière des fleurs semées sur toute la couche, et sur le corps. Ma mère était bel et bien morte : je ressentis cette réalité pour la deuxième fois de la journée et je revins plusieurs années en arrière.

C'était à la campagne puisqu'il y avait des arbres et des champs, et près de Vienne, car j'étais encore un enfant et je ne m'éloignais jamais de la ville qui m'a vu naître. Maintenant encore je reste autant que possible à proximité de cette admirable cité où ont achevé leur séjour sur terre tant de génies. À commencer par notre maître à tous : Mozart. Il est mort ici et on pourrait presque dire que nous avons vécu non seulement dans la même ville mais à la même époque. Bien sûr, je n'étais pas encore né lorsqu'il est mort, mais j'ai bien connu Salieri, qui l'a côtoyé. J'ai suivi son enseignement et si j'avais écouté ses conseils, je me serais limité à l'opéra

italien, genre que j'ai toujours exécuté. Je serais peut-être célèbre, aujourd'hui ? Mais mon prestige serait alors de bien courte durée, car il reposerait sur un malentendu, et la postérité ne se trompe jamais. Elle est ma seule chance d'être célèbre un jour, puisque je n'ai pas bénéficié de cette félicité jusqu'ici et que, bien que très jeune encore, je vais devoir quitter cette sombre vallée pour gravir la montagne étincelante où l'on sourit éternellement, et où la notoriété terrestre est le cadet des soucis.

Je marchais donc le long d'un chemin, à l'ombre de grands arbres. À quelques mètres devant moi, dans le fossé, un chien semblait somnoler. Je m'arrêtai brusquement, car maman m'avait fait jurer de toujours garder mes distances avec les inconnus, bêtes ou gens, et pour rien au monde je n'aurais trahi un serment. Surtout fait à maman ! Pour rien au monde, je n'aurais trahi maman. Une telle prudence était d'autant plus justifiée que l'animal retroussait les babines et paraissait exaspéré malgré son immobilité, au fond du fossé. Je voyais aussi ses flancs se soulever. On aurait dit qu'il respirait très profondément, comme s'il était encore sous l'effet d'une terreur ou d'une colère. Mieux valait de toute façon me méfier.

J'avancai néanmoins, car la curiosité l'a toujours emporté chez moi sur tout le reste. C'est d'ailleurs la raison principale pour laquelle j'aurai surtout composé des lieder : j'avais la plupart du temps un chanteur ou

une chanteuse dans mon entourage pour les interpréter sans délai et j'étais pressé de découvrir comment ils allaient s'y prendre.

Ce qu'il y avait de surprenant — et, je le reconnais bien volontiers, d'un peu inquiétant — c'était que le chien me fixait avec une totale indifférence. Qu'il n'ait pas bougé devant mon insistance, passe encore ; mais, d'après son regard, je voyais bien que ma présence ne lui causait ni joie ni peine. Ce sont ses yeux posés sur moi comme sur un objet qui me poussèrent à m'approcher.

C'est là que j'ai brusquement compris que j'étais en présence d'un cadavre.

En réalité le chien ne posait pas les yeux sur moi ni sur un quelconque objet : il ne les posait pas. Il ne regardait nulle part. Ils étaient mats, ses yeux. Cette bête était morte et ce que j'avais pris pour une respiration n'était que la circulation des innombrables vers qui avaient entrepris de dévorer tout à fait cette charogne.

Et puis, il y avait cette odeur... C'était cette même odeur qui s'échappait de la bouche pourtant close de ma mère. Mais était-ce bien de sa bouche ? N'était-ce pas plutôt de ses narines pincées ? Ou de sa peau ? Oui, c'était véritablement sa peau tout entière qui me révoltait. Sa peau de cadavre. Sa peau de chien abandonné au fond d'un fossé. J'imaginai de possibles vers dans ce corps inerte. Ce n'était pas un mannequin de cire sur lequel je me penchais, c'était un mensonge.

J'ai pris la fuite et j'ai claqué la porte de la chambre en sortant. Tout le monde a cru que j'étais fou de douleur. C'était d'ailleurs le sentiment exact que je ressentais : j'étais fou. J'étais hors de moi.

Oui, j'ai pris la fuite. Comme j'ai fui ! Je ferais encore aujourd'hui la même chose si je ne m'étais pas pris les pieds dans les pièges que tend si habilement la vie.

C'était la première fois que je voyais la dépouille d'un être humain, si l'on excepte mes jeunes frères et sœurs qui n'ont pas vécu et que j'ai de toute manière oubliés. Mais on peut difficilement parler pour eux de terme de l'existence puisque d'existence, il n'y en a pas eu.

C'était aussi la dernière.

J'ai failli me recueillir auprès du corps de Beethoven. Je l'avais plusieurs fois croisé dans les rues de Vienne. Il marchait très vite, les yeux au sol, enfoui dans ses pensées. Dans sa musique ? Chaque fois j'avais envie de l'aborder. Et chaque fois, je m'abstenais. Que lui aurais-je dit ? Et lui ? Je l'entendais : « Ah, oui ! Schubert : l'auteur de mélodies populaires ! »

Il encombrait ma route, celle que je souhaitais emprunter à défaut de l'avoir tracée. Le simple fait de l'apercevoir me provoquait, me mettait à vif, m'embrasait d'une volonté éperdue de composer, d'une impatience, d'un affolement qui me débordaient et me paralysaient en même temps. Un peu plus, je lui en aurais voulu d'exister.

Introït	13
Kyrie	33
Dies irae	42
Tuba mirum	46
Rex tremendae	53
Recordare	57
Confutatis	62
Lacrimosa	68
Domine Jesu	71
Hostias	75
Sanctus	82
Benedictus	85
Agnus Dei	93
Lux aeterna	96

*Achevé d'imprimer  
par l'Imprimerie Floch  
à Mayenne, le 13 mai 2009.  
Dépôt légal : mai 2009.  
Numéro d'imprimeur : 73707.*

ISBN 978-2-7152-2927-3/Imprimé en France.

169550